



Le marcheur et son ombre

Jacques Laurans



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/recherchestravaux/691>

DOI : 10.4000/recherchestravaux.691

ISSN : 1969-6434

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2014

Pagination : 161-165

ISBN : 978-2-84310-282-0

ISSN : 0151-1874

Référence électronique

Jacques Laurans, « Le marcheur et son ombre », *Recherches & Travaux* [En ligne], 84 | 2014, mis en ligne le 01 avril 2016, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/recherchestravaux/691> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/recherchestravaux.691>

© Recherches & Travaux

Le marcheur et son ombre¹

Souvent je marche. Le balancement me donne l'impression d'avancer en sommeillant. Ma tête se vide des choses inutiles. Le chemin me guide.

Jean-Noël CRISTIANI

Avec *Le Marcheur*, de Jean-Noël Cristiani, d'emblée une question se pose ; et s'impose. De quelle manière, et sous quelle forme de projection, le personnage du marcheur peut-il apparaître sur l'écran dans la mesure où il est lui-même le cinéaste seul, filmant simultanément les paysages qu'il traverse et le propre mouvement de sa marche ? Partant de cette remarque préalable, une voie nous permettra peut-être d'aborder ce très beau document personnel qu'il ne faut pas confondre avec un *Journal de voyage* ordinaire. Car, ici, la partie centrale de ce récit, son réel objet, qui certes ne peut tout absorber au moment du tournage – notamment les mots et la musique de la bande-son –, ne se développe pas après coup, mais dans le temps même de la marche et de ses effets immédiats. C'est là une différence capitale qui ne doit pas nous échapper.

Dans *Le Marcheur*, marcher et filmer ne font qu'un. L'un comme l'autre tendent à se confondre dans un même geste, et au rythme d'une seule et même action. Ils se soutiennent l'un l'autre.

Le plus souvent, le marcheur apparaît à une certaine distance ; il ne montre jamais son visage.

1. D'après *Le Marcheur*, film documentaire en forme d'autoportrait de J.-N. Cristiani (28 min, 2009), POM Films - YUMI Productions.

Premier plan : un chemin plat et ensoleillé ; droit et sec, bien cadré dans l'axe.

Le marcheur survient, vu de dos. Il est en marche. Il s'éloigne.

Au bas de l'écran, une fourmi noire, sûre de son trajet, prend une autre direction.

Dès cette première image, quelque chose ici s'annonce, ou se présente. Il semble que le marcheur, sa personne même, doive toujours nous échapper un peu.

Un lointain souvenir de cinéma, qui est aussi un souvenir d'enfance, revient avec « *L'éruption d'un volcan dans la nuit africaine* ». N'est-ce pas déjà un thème de l'ailleurs et de la solitude propre à l'activité d'un marcheur ?

Il est bien entendu que le marcheur est aussi un filmeur et, d'une certaine façon, par la vue et le regard, nous restons toujours à ses côtés ; nous suivons son ombre portée sur le sol ou le bord du chemin. L'un ne se détachant que rarement de l'autre.

Nombreuses façons de montrer à quoi ressemble une marche en solitaire.

Ainsi, lorsque le marcheur fait une halte. Vue d'ensemble, et à grande échelle, sur des paysages de mer ou de montagne. Ici, à l'arrêt le marcheur n'est plus qu'un œil ébloui par la splendeur de la nature.

D'autres fois, et à l'inverse, notre mesure humaine se retrouve dans les limites d'un cadre de porte ou d'une fenêtre.

À toutes les étapes de son cheminement, le marcheur filme ce qu'il est à travers ce qu'il voit. Ainsi, le corps du marcheur – la partie la plus sensible qui le concerne, ses pieds, ses jambes – ne peut apparaître que directement lié à l'épreuve de sa marche.

Traversée d'une forêt de nature tropicale. Le marcheur, d'abord vu de dos, puis s'avançant vers nous à une certaine distance, avant que sa silhouette ne disparaisse peu à peu dans l'ombre.

Mais en quel lieu, en quel pays nous trouvons-nous exactement ? Plusieurs espèces d'oiseaux chantent gaiement dans la haute futaie.

Plan fixe à l'intérieur d'un refuge plongé dans l'ombre.

Un splendide paysage d'hiver, en haute montagne, se découvre dans l'ouverture de la porte d'entrée ; véritable ouvrage de peintre. William Turner n'est pas très loin. Puis réminiscence d'une lointaine vision d'enfance inspirée par la glace et le froid.

Maintenant, c'est la nuit. Silence. À l'intérieur, il y a une petite table avec quelques objets divers et deux ou trois pommes. Et aussi, le point blanc, brillant, d'une veilleuse.

Les chaussures du marcheur sèchent devant un feu

Beau temps. Sentiment de douceur, d'un grand bien-être. Peut-être est-ce le lendemain matin ? Peu importe, puisque l'espace et le temps sont sans cesse recomposés.

Le marcheur remplit sa gourde à une source d'eau fraîche. Ici, le marcheur relate un vieux souvenir lié à son histoire, et à sa passion : *« Je vends le billet de train qui me ramène d'Autriche et rentre à pied chez moi. J'ai quinze ans. Première nuit à la belle étoile dans la montagne. »*

Séquence très claire, lumineuse. Le pas du marcheur s'accélère. Le soleil projette sur le côté son ombre noire, presque démesurée. Majesté d'un paysage de montagne aux couleurs nettes et franches. Profondeur du ciel bleu au-dessus des sommets (accompagnement musical : on entend *La Barchetta* de Reynaldo Hahn, enregistrée en 1909).

Moment de détente. Pieds nus, allongé dans l'herbe, le marcheur se repose.

Quelques objets sortis du sac ; on distingue en particulier une serviette blanche, très blanche, qui sèche sur un épais buisson. Ce plan me fait songer à une peinture de nature morte.

Vue d'un paysage de campagne saisi dans une lumière de fin d'après-midi. Ballet, bruissement de milliers d'insectes volant dans une atmosphère qui semble encore chaude. Puis l'ombre du marcheur se dessinant sur un fond de verdure.

Certaines séquences, reliées au passé, ou bien à un souvenir d'enfance, sont elles-mêmes nécessairement habitées par la présence des images. Dans le cours du film, deux grands hommes de cinéma sont évoqués avec ferveur – Jean Rouch et Henri Langlois – pour la place singulière et remarquable qu'ils auront tenue dans la vocation du cinéaste.

Temps de pose et d'abandon au monde. Vues lointaines du ciel et de la mer confondues dans un seul et même espace. J'ai aussitôt pensé à l'œuvre du peintre Olivier Debré.

Quelquefois, le chemin n'est plus que matière. Il n'y a plus de voie ni aucun tracé. Voici une plage incrustée de galets et de coquillages. L'ombre du marcheur glisse sur le sable humide. On entend le roulement des vagues, le bruit de la mer toute proche.

Jour de pluie. Est-ce les premières heures du jour ? Le marcheur est allongé dans son duvet, sous un toit de fortune. Sans doute a-t-il passé la nuit dans cet abri précaire composé de simples plaques de tôle.

Puis, un sentier de montagne étroit. On aperçoit plusieurs sommets couverts de neige. Magie du cinéma et de l'art du montage. Il a suffi d'une nuit de sommeil pour passer allègrement d'un paysage à un autre, peut-être même d'un pays à un autre. Ici, dans une région de haute altitude, le pas du marcheur se fait plus difficile et plus lent. De petits cailloux s'accrochent peut-être aux crampons de ses semelles.

Avons-nous encore changé de lieu, de région, de pays ?

Jour de mauvais temps. Vent violent. Le marcheur se déplace encore plus lentement dans la neige. Son ombre grise, presque pâle, se découpe sur un fond parfaitement blanc. Puis soudain, c'est la chute. Tomber fait partie de l'épreuve, et peut-être aussi du sens de la marche.

La pluie, le froid, et aussi la fatigue. Puis, de nouveau la neige, en grande quantité. Lente progression du marcheur sur un chemin délicat. Le soir, il *« dort sur le tapis du salon d'une vieille dame »*.

Le sac du marcheur. Description précise et détaillée de son contenu : vêtements, objets divers, outillage, nourriture et pharmacie.

Traversée d'une forêt dense et très sombre. Les fûts noirs de très hauts arbres se détachent sur un fond clair. (Il faut simplement rendre compte de toutes sortes de choses – grandes et petites – qui participent à la vie et à l'expérience du marcheur ; des choses parfois communes, propres à chacun – rendues à échelle humaine – jusqu'à l'indescriptible beauté du ciel et des paysages.

Jour de brume. Marche au ralenti au bord d'un lac ou d'un étang. Curieuse impression de perte ou d'égarement. Avec le sentiment d'avoir atteint une extrémité, quelque chose comme le bout du monde.

Nouvelles images au cœur de la nuit.

Le marcheur se retrouve sur une route carrossable, allant d'un pas vif et soutenu. Ce n'est plus la marche libre et ouverte en pleine nature. Des voitures passent, le frôlent, l'éclairent sur son passage. Puis, sans transition, une nouvelle nuit à la belle étoile. Avec, au premier plan, la petite veilleuse blanche qui résiste à la nuit noire.

Jour de soleil. Beau temps de saison. Est-ce le printemps?

L'ombre du marcheur caresse le bord d'un muret.

Le marcheur n'est à l'abri de rien. Une fois, au Kenya, on lui vole ses chaussures. Alors, sans impatience, il attend, il espère. Trois jours plus tard, il les retrouve aux pieds de son voleur qui, semble-t-il, les lui rend volontiers.

Vers un sommet de haute montagne (un col s'élevant à 5600 mètres).

Le marcheur avance prudemment dans une neige dure, épaisse. À chaque pas, il doit s'arracher au poids de cette matière, et au froid.

Traces de pas dans la neige.

Traces éphémères destinées à fondre, à s'effacer.

Le marcheur ne fait que passer. Son ombre ne s'imprime pas dans les choses. Elle n'est que la projection en surface d'un corps en mouvement. Corps en avant, corps en action du marcheur. À la fin du film, comme une prière, il nous confie simplement : « *Le matin, je remercie le lieu où j'ai dormi. Je ne laisse aucune trace. Je passe.* »